

Nouvelles noires : polars gourmands

Concours 2015/2016



Recueil des textes gagnants



Catégorie adultes

Un zeste de trop ! (Hélène KATSARAS) 5

Catégorie 15/18 ans

Un sombre dîner (Jennifer CHAUVET) 23

Catégorie Primaire/Collège

Hold up gourmand (CM1 Éliane d'Amore, Belcodène) 29

Catégorie Lycée

Orchidée noire (LEP de l'Étoile, 2^{nde} CAP APR) 33

Un zeste de trop !

Dehors, c'était l'aube. Le ciel était sale et plat sauf quelques flaques de nuages qui se baladaient sans logique, ça faisait des grumeaux rosâtres. Le vent grognait, se cognait aux baies vitrées, on aurait dit une bête enragée. Y avait tout qui vibrait, les vitres, les murs, ma tête. Cette saloperie de mistral qui vous écaille les nerfs, rend mabouls les gens normaux et plus cinglés encore tous les schizo. C'est ce que j'ai toujours entendu dire.

Mon réveil a sonné à 5h. J'ai préparé son petit déj, café au lait, miel, toasts grillés. Les ai beurrés d'une couche épaisse, que ça imbibe à fond le pain chaud comme il aime. J'ai tout posé sur la table de la cuisine où j'ai fait de la place à la va-vite, passé un coup d'éponge pour que son coin soit propre comme il aime. Sauf que j'avais pas lavé la vaisselle. Plein de trucs trainaient encore sur la table de la salle à manger et la table basse du salon où ils avaient pris l'apéro la veille. Dans l'évier, c'était le binz total. Et Marjo qui en avait rajouté une dose. Elle était rentrée à pas d'heure, bien après les invités qui avaient dégagé vers minuit. Je l'avais entendue farfouiller dans les restes, bruits de couverts, assiettes et verres qui s'entrechoquent, l'eau qu'elle avait fait couler une plombe dans l'évier déjà bien plein. Après, c'est moi qui ai coulé dans le sommeil. Et quand le réveil a sonné, j'ai eu un mal de mort à me lever.

Une fois le petit-déj du père disposé, je lui ai sorti son costume de la journée. Je l'ai accroché sur un cintre au crochet de la salle de bain. Comme d'habitude. Je me suis dit que peut-être j'aurais le temps de

jeter un œil à mon contrôle de maths. Pas eu le courage, au final. Je me suis accoudée au comptoir qui fait aussi passe-plat entre la cuisine et le salon pour *les commodités du service* comme il dit. Je suis restée là, debout, à regarder bêtement la mer bourrée de vagues. J'ai attendu qu'il se lève, se lave, s'habille et vienne me rejoindre. Il veut toujours que je sois présente quand il mange, il me cause pas pour autant mais il veut que je sois là. Au cas où. Si besoin. Et pour débarrasser ensuite.

Son réveil a sonné à 5h30 comme d'habitude. Il est parti à 6h15 comme d'habitude. Après, j'aurais dû tout ranger et me préparer pour aller au collège où j'apprends rien, c'est vrai. Il le dit tout le temps. Il l'avait même répété au dîner à ses collègues de boulot, une palanquée de commerciaux au sourire figé, tapes dans le dos et pichenettes sur le ventre, grosses vanes, fringues et gestes à l'identique, le copié-collé les uns des autres. Il les invite souvent pour *faire convivialité*. Et à chaque fois il me ressert la même sauce : *C'est comme un dîner de motivation, Alma, donc tu nous prépares un petit régal, ok ? Les bons repas, tu vois, ça sert de liant, c'est comme qu'on ça qu'on cimente une équipe, qu'on redresse la barre quand on sent que l'enthousiasme part en sucette.*

Donc il passe commande, moi j'exécute.

Par moments, je captais des bouts de conversation. C'est pas que j'ai les oreilles qui traînent, c'est juste qu'ils parlaient fort. Lui surtout. Il arrêtait pas de barjaquer, détachait les syllabes avec son accent des quartiers nord qui devient encore plus fort quand il a bu.

Dès l'apéro, il avait donné le ton : *L'autre jour, j'ai lu dans le journal que les filles, à l'école elles travaillent mieux que les gars, elles sont plus sérieuses, plus matures. Puis arrivés au Bac, crac, les choses s'inversent. C'était une enquête de scientifiques américains, des tronches de première, les mecs. Ils ont fait des stat', des calculs hyper poussés et ils ont découvert ça : que les mecs se mettent vraiment à cravacher vers 17 ou 18 ans parce que c'est là qu'ils réalisent qu'il faudra ramener du fric, alors que les nanas au même âge, elles deviennent dépensières. Dès l'adolescence, c'est le coup classique, ça devient de vrais paniers percés. Moi je vois mon ex par exemple, la mère de mes gamines, et Marjo ma plus grande qui a 17 ans, c'est exactement ça ! Mais c'est pas vraiment leur faute à ces pauvres filles, c'est à cause de leur cerveau, c'est parce qu'il est moindre, plus petit, moins rapide, il bloque sur des trucs sans importance, des détails débiles, il stocke moins de connaissances. Par contre il fixe sur les bijoux les paillettes les coiffures les fourrures les pompes les sacs... Moi, à l'école j'étais un cancre, mon père me filait des torgnoles parce que je ramenaï des bulletins pouraves, et puis un jour je me suis mis vraiment au turbin, j'ai fait un BTS force de vente et là, le déclic, les gars ! Après un stage chez un concessionnaire, la bagnole c'est devenu mon dada. La bagnole et la bouffe ! Je suis devenu vendeur et j'ai gravi les échelons. Aujourd'hui je peux le dire, je suis fier de là où j'en suis arrivé ! Ma promo chez BM, je l'ai bien méritée. Et comment que je l'ai fêtée ! Je me suis fendu d'un restau haut de gamme. Le Petit Nice, je leur ai payé à mes moufflettes ! J'en rêvais tellement que j'avais épluché tous les menus, par cœur je les connaissais. Rien que les mots de la carte, ça me mettait déjà l'eau à la bouche. En palier 1, on s'est fait servir les beignets d'anémones à*

émulsion légère, puis l'onctueux bouillon de roche avec melting-pot de poissons et coquillages au romarin. En palier 2, la daurade grillée au suc d'aneth révélé, majestueuse dans sa robe rose fumée, puis les fromages affinés à pâte dure, à pâte molle. Enfin, la chrysalide de caramel au chocolat ! Oh, la régalaude, une vraie bamboche, la soirée ! On s'en est léché les babines jusque dans le fond des dents ! C'était il y a cinq ans et je m'en souviens comme si c'était hier ! Je venais de prendre la direction du Pôle commercial de l'agence BAYERN BMW à la Pioline, et là enfin, je pouvais me le payer, le Petit Nice. Ça m'a coûté bonbon ! A 300 euros le menu par tête de pipe, vous voyez le gueuleton ! Mais tout en finesse, attention, pas en quantité ! Plutôt maigrelettes les parts, d'ailleurs ! Pas vrai Alma, qu'on s'en est mis plein les papilles, ce soir-là ?

Sur la table basse, je venais de déposer un plateau en alu avec dessus un assortiment de verrines : marinade de saumon sauce à l'avocat, rillettes d'artichaut au vinaigre aromatique à la truffe, girelles émeraudes aux zestes d'agrumes. J'avais mis un temps fou à les préparer et eux, ils se sont engouffré ça dans le gésier en deux-deux.

Il avait voulu un repas dans l'esprit du Petit Nice. Et interdiction de dire *entrée-plat-dessert*. Fallait préciser *palier 1, palier 2, palier 3* comme c'était marqué sur le menu du grand chef étoilé. Ça montrait comment on monte en puissance dans la recherche culinaire, parallèle fait avec ses moteurs de bagnoles. C'était plus digne du quartier chic où c'est qu'on créchait désormais.

Et maintenant que je gagne ma vie haut la main, je boude pas mon plaisir ! Un bon salaire tous frais payés sans compter les bonus, les pourcentages sur les ventes et la bagnole de fonction. Un petit bijou le dernier cabriolet BMW 6 cylindres. Une vigueur phénoménale et une résonance incomparable. La haute technologie alliée à la sportivité automobile, ça dépote grave ! On atteint des sommets de performances ! Dommage qu'avec leur conneries de limitation de vitesse, on puisse pas la monter à 200 parce qu'attention, elle y va !

Enfin, ils sont passés à table. Nappe en velours rouge, verres à pied en faux cristal ouvragé, couverts pseudo argent, tout acheté chez IKEA.

En *palier 1*, il m'avait commandé du crustacé. J'avais préparé des queues de langoustes à l'armoricaine accompagnées d'un vin fin, du Corton Charlemagne grand cru. En *palier 2* fallait de la viande, un tronçon de bœuf. J'avais fait un paleron braisé. Courgettes, concombres et carottes finement disposées en rubans colorés, camaïeu de verts rehaussé d'un orange vivace, le tout intensément parfumé en mi-cuisson vapeur. Quelques tomates rouges et vertes parées de citron confit et basilic formaient un lit moelleux où le pavé s'étalait dans toute la délicatesse de sa chair. À déguster avec du Montagne-Saint-Emilion cette fois.

Et voilà, un bon job, un bel appart' tout traversant en long en large et en travers avec la vue panoramique de folie, des responsabilités à gogo, des meetings de motivation que j'exige que ma secrétaire organise une fois par trimestre. Ben oui, faut motiver ses petites troupes ! Et ce festin que je vous sers les gars, c'est pas le top ? C'est

pas trop bon de se retrouver autour d'une bonne boustifaille, de partager un succulent cépage servi dans le number-one de la carafe à décanter avec aérateur de vin signé Peugeot ! Une petite fortune, l'ustensile ! Le 'hype' pour les amateurs de bons crus. Dommage que BM, ils fassent pas aussi des accessoires à bouffe !...Beh oui, la bouffe, je le dis toujours, c'est convivial ! Mais attention, la bonne bouffe ! La vraie bonne tambouille, ya rien de mieux pour partager un pur moment de convivialité ! Et ça, la convivialité, c'est le b.a.-ba pour la vente, les gars !

Et ainsi de suite, il a continué sur le même tempo à débrailler sa vie, la nôtre...

On a pu grâce à tout ça, mon boulot et le fric que je me suis fait à la force du poignet, déménager, quitter notre HLM des quartiers et venir ici, en plein sur la corniche. Vraiment, on n'a pas de quoi se plaindre, pas vrai Alma ? Hein, ma petite crasseuse ? Alma, je l'appelle comme ça mais c'est affectueux. C'est aussi pour pas qu'elle se prenne la grosse tête. Une femme, faut la faire marcher droit dès le départ ! Sinon après c'est foutu, ça vous glisse entre les doigts comme l'anguille. Leur mère elle s'est barrée on sait pas où, la garce. C'était avant ma promo. On habitait encore Font-Vert. Elle, exemple, elle a pas fait d'études. Ni CAP ou BEP, rien. Pourtant elle était super bonne à l'école, je me souviens. On s'est connu en troisième. Elle cartonnait vraiment. Surtout en langues – eh sans mauvais jeu de mots de ma part, hein ?

Là, il a fait un clin d'œil à l'assemblée qui s'est rissolée d'un rire complice et gras.

Sans déconner, en français c'était une flèche, ça m'impressionnait. Je lui ai demandé si je pouvais copier sur elle et c'est comme ça que je me la suis emballée. J'étais beau gosse faut dire ! Et elle, grave tanquée. De plus, elle aimait les beaux gosses. Une aubaine ! Puis elle est partie en vrille à cause de son cerveau détronché. Eh oui, les filles ça a pas des cerveaux qui tournent rond. Ça doit être hormonal ou génétique, leurs règles ou je sais pas. Puis deux mains gauches qu'elle avait pour tout ce qui est de l'entretien de la baraque et des fourneaux. C'est pour ça qu'entre nous, ça a viré en limonade. Oh, la boustifaille qu'elle faisait, je vous dis pas ! Que des trucs exotiques ! Une intoxication ! Mais quelle manie d'aller foutre des épices, des piments et des laits de coco partout que je lui disais. Et vas-y qu'elle y allait sur le curry, le gingembre, ça noyait tout du bon goût originel des aliments. La honte pour notre bonne vieille gastronomie française. Mais quelle idée d'aller chercher chez les niakoués des recettes à vous retourner l'estomac, à vous intoxiquer les enzymes alors qu'on a nos savoureuses recettes traditionnelles ! Ou alors c'était les surgel' qu'elle me servait, les croquettes de poisson de chez Findus, cordons bleus ou autres nuggets indus' ! A la fin, j'en pouvais plus. Un jour, c'est moi qui lui ai servi la soupe de fève et comment je te l'ai virée, la radasse !

Là-dessus il a explosé de rire, les invités pareil. Sont tous partis du même rire charnu, raclements de fond de gorge inclus.

Franchement, nos fromages, nos vins, on est quand même reconnu dans le monde entier pour ça, pas vrai les gars ? Allez, encore une lichette de cet excellent nectar ?

Et la carafe de rouge à la main, il resservait ses collègues. Un petit coup pour l'un, un petit coup pour l'autre, un grand coup pour lui-même. Ils tendaient leurs verres, trinquaient, saouaient leur plat, mastiquaient fort, rigolaient sans trop moufter.

Ah ! On a bien bouffé non ? il a dit à un moment la main sur le ventre, le poitrail déversé sur son siège.

Alma, apporte donc le frometon. Et après, le dessert ! Vous allez voir ! Un délice que je lui ai commandé à ma petite cuistote, elle le réussit à merveille, ma petite crasseuse !

Alors, en *palier 3* est venue la ribambelle de fromages assortis à différents pains : bleus, chèvres, beaufort, cantals et contés vieux et jeunes, munster, escortés de pain de seigle, boule de campagne, miche aux figues et noix. Pour la toute fin, j'avais préparé trois desserts : gratin aux éclats de chocolats et écorches d'oranges, moelleux aux fruits rouges arrosé de Sabayon de champagne, charlottine pralinées au coulis de poires acidulées.

Ah oui, j'ai une fille épatante. Alma, c'est ma fierté !

Il a dit ça la bouche pleine de pain. J'ai vu qu'il me regardait. Vite, j'ai baissé les yeux.

Elle est belle, elle ressemble à sa mère physiquement. Par contre, Marjo, on peut pas en dire autant. Surtout coté corps, parce que coté mentalité, ça on sait de qui elle tient ce caractère de cochon. Gaspilleuse, orgueilleuse et paresseuse. Le portrait craché de sa mère. Une dure à cuire ! Elle me ressemble pas non plus, d'ailleurs.

Non, Marjo, elle est moche de partout. Pourtant, elle fait esthétique, je me fends de lui payer une école privée, je rentrerai pas dans les détails, je veux pas être vulgaire. N'empêche que pour un laideron faire cosméto, c'est space, pas vrai ? Non, faut se rendre à l'évidence, Marjo, elle ressemble à personne. C'est même à se demander si sa salope de mère, elle l'aurait pas eue avec un autre. A un moment, j'ai eu des doutes, tellement que quand elle est partie sa mère, j'ai hésité à la garder, la mioche. Mais j'ai pas eu le coeur à la foutre en pension, peuchère ! Je l'ai élevée comme ma propre fille, Marjo, même si bon, pas impossible que je fasse le test ADN un jour, juste pour être sûr, être fixé, quoi ! Alma, elle, elle bosse, elle fait ses devoirs, même si elle y comprend rien. Mais à la maison, rien à dire, c'est une perle. Et c'est pas très grave les résultats scolaires, on s'en fout après tout, tant que tu sais faire à bouffer et tenir ta baraque. La femme, elle a pas besoin d'avoir la tête trop farcie de connaissances, tant qu'elle sait farcir sa dinde et son chapon ! Hein, j'ai pas raison, les gars ?

J'apportais le café, les mignardises et les digeo : marc de petites giroldes à la crème de pêche, Chartreuse et Armagnac, liqueur de prune au Rhum. J'avais tout sorti comme d'habitude pour ces dîners.

À Alma, je lui apprends l'art culinaire ! Ben oui, c'est le b.a.-ba pour une femme ! Et moi, je veux qu'elle excelle pour tout ce qui concerne la baraque et les réchauds. Et avec moi, elle est la bonne école ! Je lui apprends comment choisir les meilleurs produits, comment les couper à l'opinel tout en finesse, en lanières, en cubes, comment les émincer, les rissoler, les glacer, les mariner. Parce que la cuisine d'exception, ça s'éduque. C'est tout un art le toucher-palper, savoir

apprécier le ferme et le fondant d'une chair, le nectar du fruit ou du légume gorgé de soleil, sa pulpe soyeuse, sa sève odorante, distinguer la subtilité des senteurs, évaluer le croquant d'une pâte feuilletée qui fond sous la langue, doser le sablé qui s'écrase entre les doigts. Et atteindre l'explosion de saveurs qui tapisse le palais, que ça glisse bien au fond de la gorge. Ressentir quand ça mijote, grésille, bouillonne, quand ça frissonne et frémit... Et ces jeux gustatifs s'adressent à tous nos sens les plus intimes. Ça s'apprend et c'est jouissif ! Heureusement, elle y prend goût ! Pas vrai, ma petite crasseuse, que t'aimes ça, dis ?

Il a voulu resservir les autres en cognac. Enfin, l'un d'eux, une tête de topinambour à moustaches, a couvert son verre du plat de sa main, il a refusé, poli : *Je conduis pour rentrer, je dois m'arrêter !*

Alors, ils se sont tous levés d'un coup, une bande de légionnaires en permission. Ils essayaient de retenir leurs rots et de maintenir le garde-à-vous. Sauf qu'ils étaient tous bien branlants de la stature. Le dîner de motivation avait viré en orgie-beuverie. Comme d'habitude.

Les pieds de chaises ont raclé le parquet, ça a grésillé dans ma tête, me restait à tout ramasser, ranger. J'ai regardé les vestiges sur les tables, les verres oubliés dans les coins, aux pieds des fauteuils, les miettes par terre. Le commando a disparu dans le couloir, m'ont pas dit au revoir. J'ai commencé à empiler quelques assiettes sales. J'avais les yeux lourds qui se fermaient tout seuls. Lui, il les a raccompagnés à l'ascenseur puis il est revenu en vacillant. Il se tenait aux murs pour pas tomber.

– Tu nettoieras demain mon cœur, viens m'aider à me coucher !

– Non papa, je préfère le faire maintenant.

– Viens m’aider à me mettre au lit je te dis, tu rangeras demain !

Le lendemain, j’ai pas bougé de la fenêtre. C’est la première fois que ça m’arrivait un truc pareil, de sécher les cours. Je me souviens du jingle débile que j’aime bien à la radio, il marquait le passage des heures, les chansons défilaient. Le temps avec. Le ciel est devenu écarlate avec des trainées de poussières grises. Il aurait fallu nettoyer le salon, la cuisine, les chambres. Bref, la baraque entière, en grand et le ciel avec. Mais rien, je suis restée là, le corps et les yeux fixes. Toute la journée. J’ai rien rangé. J’ai rien mangé. Pas bougé.

Marjo s’est levée tard pour se vautrer dans le canap’ en grognant :

– ‘tain, le bordel ici !

– Papa a reçu du monde hier.

– Et c’est toi qui vas te taper de tout ranger encore ?

– Ben, tu pourrais m’aider !

– C’est pas mes oignons, je m’en bats les steaks, moi !

– Arrête de dire des gros mots Marjo, papa il va te crier s’il t’entendait !

– Pauvre conne, à quoi ça sert alors qu’on ait inventé les gros mots si c’est pour pas qu’on s’en serve ? T’es vraiment trop conne, toi !

Elle a trainé un moment encaissée dans le sofa à surfer sur son portable, puis elle s'est barrée. Je lui ai dit : *Tu peux descendre la poubelle avant de partir, steup ?* Mais la porte a claqué.

Marjo, souvent, il m'arrivait de la croiser quand je sortais du collège. Elle se faisait payer des coups aux terrasses des cafétérias branchées des plages par les gosses de riches du quartier. Je sais qu'elle leur revendait aussi du shit qu'elle allait se procurer à Font-Vert. Elle y retournait dans la cité où c'est qu'on avait passé toute notre vie, du temps où maman était encore avec nous.

À l'époque, on vivait dans un trois-pièces cuisine riquiqui, les chiottes où tout le temps ça puait, même si j'avais beau tout bien récupérer nettoyer javelliser. Maintenant on a un appart standing, grand, propre. Tout fonctionne super bien. L'ascenseur n'est jamais en panne, les fenêtres ferment bien, on n'a pas de câbles qui pendouillent ou de prises qui sortent des murs. On a même le lave-vaisselle qui marche alors que celui de Font-Vert était tout déglingue. Pourtant je m'en sers jamais. Je préfère faire la vaisselle à la main, j'aime bien avoir les mains dans l'eau chaude et savonneuse, ça me lave. Mais c'est surtout parce qu'un jour j'avais déconné, je l'avais mal branché ou je sais pas trop ce que j'avais foutu, une durite avait dû péter et il y avait eu une méga fuite, le sol inondé. Il avait été furax, le père, m'avait giflée, un beau parquet tout neuf en pin massif dont la pose lui avait coûté une paire de bras et deux mois de salaire, tout boursoufflé, tout foutu. Déclaration à l'assurance, papiers à remplir, photos, engueulades au téléphone... il avait rôlé plusieurs jours. Depuis, je n'ose plus m'en servir du lave-vaisselle, je préfère faire comme avant, laver les assiettes et les

casserolles dans l'évier d'où on voit la mer. Je peux rester des heures à la regarder. J'imagine quelque part des ports, des terres lointaines, inconnues et vastes, ouvertes. Le port d'Alger, Porto-Vecchio, l'île-Rousse, Ajaccio, Tanger, le désert du Sahara, Alexandrie, Haïfa...même invisibles, ils se dressent dans la ligne droite de mon regard, dans la continuité du port de mon évier de la corniche. J'oublie un instant les déchets de repas, les restes d'os, d'arêtes ou de maïs qui surnagent dans l'eau stagnante. Les résidus de repas ont leur vie propre eux aussi, à la dérive, ils tourbillonnent aspirés par le trou d'évacuation. J'aime pas voir ça, ça me fout la gerbe.

Tous les soirs quand il rentre du boulot et qu'on n'est que tous les deux, il me dit : *Ma petite Alma, tu ressembles tellement à ta mère, t'es tellement belle, tes traits sont si fins, ton corps si bien fait, du velours ta peau, on dirait de la pêche. Et par endroits, c'est du beurre tendre à la saveur salée. Heureusement que t'as pas hérité de son sale caractère. T'as gardé le meilleur, les traits, les formes, l'enveloppe et pas ce qu'il y avait dans sa cervelle de moineau malsain. Pourtant je l'ai aimée comme un jobastre, ta mère. J'étais gentil avec elle, j'ai jamais compris ce qu'elle me reprochait cette salope. Je bossais comme un dingue pour assumer tout, la rendre heureuse, lui acheter un lave-vaisselle, une repasseuse, un mixeur, des casserolles en téflon et des poêles avec des queues rivetées, des plats en grès pour les gratins, des curettes à crustacés et même de beaux dessous en dentelles et porte-jarretelles. J'y mettais le paquet ! Pourtant à l'époque j'étais que vendeur, j'avais pas trop de fric. Mais elle est partie, elle a fait son sac sans hésiter, et vlan, elle a claqué la porte. On ne peut pas faire confiance aux femmes, jamais !*

Mais toi, mon Alma, c'est autre chose ! Toi, tu partiras pas. Bien vrai que tu me laisseras jamais tomber ?

J'avais la chair de poule, je sentais ma peau sèche, écoscée. Je détestais mes hanches accroupies, mes trous sales et ensanglantés où ça gargouillait, mes tissus déchirés, ces crevasses que j'essayais de rapiécer. En silence, regard baissé tout le temps. Et imaginer qu'un jour je puisse tomber enceinte, avoir le ventre qui s'arrondit, le lait caillé qui dégoulinerait de mes seins, toutes ces eaux usées de mon corps me dégoutaient, pareilles à celles dont je remplissais les seaux avec toutes ces saletés ramassées du sol quand j'essorais le balai à franges.

À l'école, c'est vrai, je suis pas une flèche. J'écoute rien, mes bulletins sont minables. En fait, en classe, je dors les yeux ouverts, je récupère de tout ça, du récurage, lessivage, cuisinage. Ou bien je me repasse la liste de courses, je pense aux compléments, à ce qui manque, PQ, sopalin, dentifrice, gel douche.

Là où je m'applique, c'est pour exécuter les recettes qu'il commande, pour qu'il soit content, qu'il s'extasie *en savourant*. Quand il bouffe au moins, il me touche pas. C'est des moments de répit on peut dire. Il aime les plats en sauce, l'agneau à l'ail persillé, les cakes salés, il raffole des *tartes tétons* comme il dit quand il est de bonne humeur ou qu'il a un verre dans pif.

J'avais beau me dire que ça allait s'arrêter. Ce soir ou demain matin. Que quelqu'un allait toquer à la porte, que ce serait forcément maman, elle viendrait me chercher, me dirait *viens, ma puce, ne prends rien, j'ai tout pour toi, même ta brosse à dents*, je lui dirais

attends maman, juste le doudou que tu m'as offert, la peluche de chez Auchan pour mes huit ans, tu te rappelles, et j'arrive ! Et on partirait ensemble. On aurait une jolie petite voiture, on tracerait la route toutes les deux. On irait loin, très loin, dans un pays du Nord où il y a de la neige plein les bois, une maisonnette perdue dans la forêt blanche, du sucre glace sur des toits obliques, des arbres givrés comme c'est dessiné sur les cartes postales de Noël. On ferait de la luge, des batailles et des bonshommes de neige. Avec maman. On mangerait au Mac Do et dans un restau japonais parce qu'on adore les sushis. J'avais beau me répéter que tout ça c'était passager, que je vivais la vie d'une autre, que ce n'était pas moi, que ce n'était pas mon père, ni le sien aussi à Marjo, cet homme avec qui ma mère nous avait eues avant de disparaître un beau matin, sans rien dire où elle allait, avec qui, pourquoi, si elle reviendrait, sans plus jamais donner de nouvelles, un coup de fil, envoyer une lettre, un colis d'anniversaire.

Je viens d'avoir 15 ans. Je suis en 4^{ème}. J'ai redoublé déjà deux fois. Je crois que je passerai pas non plus en 3^{ème}. Je m'en fous. De toute façon, avec ce qui s'est passé, c'est foutu. Et je m'en fous. Les classes, les niveaux, les études, les diplômes, ça me servira à rien. J'ai plus l'âge. Les peluches non plus, j'ai plus l'âge. Ya des moments, je voudrais soulever la terre, la chiffonner dans ma paume, la broyer et l'envoyer bouler dans la benne à ordures, que le monde rejoigne enfin celui auquel il appartient.

Ce soir-là, il rentre du boulot vers 20h comme d'habitude. Ma soeur, pas encore rentrée comme d'habitude. L'évier est encore plein de la vaisselle de la soirée d'hier. Et de celle du petit déj. Je l'ai pas lavée

au final. J'ai pas bougé du comptoir passe-plats, pas allée au bahut non plus. J'ai passé la journée devant la fenêtre de la cuisine à regarder la mer, j'ai pas fait les courses, ni préparé le diner. Le matin avant de partir, il m'avait passé commande pour un veau marengo pourtant.

Alors, quand il a vu tout ce bazar, les courses pas faites, le repas même pas lancé, les casseroles sales, l'évier débordant, il m'a filé une sacrée dérouillée. J'ai voulu me retenir mais mon bras a dérapé et ma main s'est retrouvée plongée dans l'eau sale, un truc comme un manche en bois que j'ai senti. J'ai serré le poing dessus. Alors, je ne sais pas comment ça s'est fait si vite, l'opinel a tracé une ligne droite. Une seule. Nette. Parfaite. Du fond de l'évier, la lame s'est élevée dans les airs, a fait toupiller des gouttelettes multicolores et s'est enfoncée direct dans sa gorge. Elle s'y est fichée avec un déchirement précis et sec. Et mon vieux, lui, il est tombé. Lent, vertical et splendide comme un arbre qu'on abat.

L'opinel m'est resté dans la main, je sais pas comment. Ma soeur est entrée à ce moment-là. J'avais pas entendu la clé dans la serrure. J'ai croisé son regard. Elle était sciée, muette. Puis dans un souffle, elle a dit : *Alma, mais t'es folle ! Folle à lier !* C'est là qu'elle s'est mise à hurler, une hystérique ! Je crois qu'elle a eu peur pour elle, que je la plante aussi. Elle a quitté la pièce en braillant, elle est sortie sur le palier pour toquer à une porte ou prendre l'ascenseur, déguerpir comme notre mère peut-être, je sais pas. J'ai lâché le couteau. Il est retombé dans l'évier. Des flocons de sang ont fait des spirales dans l'eau croupie qui a pris une belle teinte rouge griotte. Et ça m'a rappelé les nuages du ciel que j'avais vus le matin.

Oui, Monsieur le Juge, ce dont je me souviens, c'est qu'à la surface de l'évier, ondoyaient ces grumeaux rosâtres, gras et ronds, comme des cellules vivantes, l'œil des condamnés.

Un sombre dîner

L'hôte dépose le plat d'un geste théâtral. Tous les regards se portent sur le couvercle d'acier cachant le met aux odeurs succulentes. Une main manucurée retire alors la cloche, laissant ainsi apparaître un splendide gigot aux pommes de terre. La viande juteuse semble briller de mille feux, généreusement recouverte d'huile, tandis que les légumes s'agitent encore sous l'effet de la cuisson. Quelques rumeurs enjouées fusent parmi la tablée.

— Bon appétit, s'exclame Vito en saisissant un verre de champagne.

Les convives trinquent joyeusement, les lèvres étirées en sourires sincères. Teddy D. propose de servir la petite assemblée qui, enthousiaste, tend avidement les assiettes vides.

Tandis que son invité s'empare d'une grosse cuillère en argent, Vito songe à toute la noirceur d'âme contenue dans cette si petite pièce aux murs mauves. Il a l'étrange impression que le diable lui-même se tient à sa droite, une lueur narquoise et triomphante dans ses prunelles sombres. L'éternelle expression mauvaise du démon le hante, comme si cette apparition fantomatique n'était que le reflet de sa propre personne.

« Je suis comme eux ».

Vito chasse ces sordides pensées d'un geste de la main. Mais une persistante atmosphère funeste semble peser sur sa conscience.

Peut-être est-ce dû au fait qu'il se trouve entouré par les plus grands meurtriers de l'histoire du crime ?

L'hôte observe ses convives discuter gaiement : chacun paraît heureux de participer à ce repas original, et une harmonie particulière semble flotter autour de la table. Les regards se font pétillants tandis que des éclats de rire retentissent de temps à autre dans la petite pièce fermée. Les échos se répercutent alors contre les murs et résonnent durant d'interminables secondes, à la manière de lamentations perdues.

Vito esquisse un sourire satisfait : sa curiosité est assouvie, et son dîner, des plus réussis. L'aura des criminels qui l'entourent lui procure un sentiment de puissance jusque-là inégalée, et il se réjouit d'avoir organisé ce repas dont il est le maître.

L'hôte sait tout de ses invités, alors qu'il demeure un véritable mystère pour eux. Qui est-il ? Se demandent-ils parfois lorsque leurs prunelles se croisent timidement au-dessus des couverts. Dans quel but nous a-t-il invités ?

Le regard de Vito se porte soudain sur Teddy D., le célèbre tueur en série de Norvège, principalement connu pour son efficacité et sa discrétion. C'est un homme à l'apparence des plus banales, ni grand ni petit, ni maigre ni musclé, ni beau ni laid. Quelqu'un que l'on croise dans la rue à chaque intersection et qui, une fois dépassé, disparaît aussitôt de notre esprit. Une personne avec laquelle on peut être amené à discuter, dans une rame de métro ou sous un abribus. Un homme si ordinaire qu'il nous inspire une franche

sympathie : Teddy D. est poli et instruit, tout à fait conforme aux exigences de la société.

Et pourtant, c'est un tueur en série. Un assassin qui a déjà tué six fois. Un homme à la coquille extrêmement bien façonnée, dont on ne soupçonnerait pas même l'existence d'une pensée obscure.

« En chacun de nous réside un monstre inavoué », songe Vito en réprimant un sourire.

Teddy D. croise soudain le regard insistant de son hôte. Il ouvre la bouche comme pour l'interroger puis se ravise. Une question ne cesse de le tarauder et il peine à contenir sa curiosité : qui est cet homme ? Et que veut-il ?

Le tueur en série boit une gorgée de champagne et décide d'attendre l'instant propice aux réponses. Puis, prenant de nouveau part à la discussion, il s'exclame joyeusement :

— Alors, Néron, pourquoi avoir choisi ce surnom ?

L'intéressé mastique une pomme de terre avant de déclarer :

— Il vient du célèbre empereur de Rome, le premier pyromane de l'Histoire.

Les regards se font curieux et les oreilles, attentives. Chacun cesse de manger et pose ses couverts. Néron, quant à lui, ménage ses effets.

— En 65, dans la nuit du 18 au 19 juillet, commence-t-il savamment, un incendie a éclaté à Rome. En l'absence de Néron et pendant six

jours, le feu s'est emparé de la cité. Lorsqu'on a rappelé l'empereur, la légende raconte que, préférant rester à l'écart de la capitale, il a observé les flammes avec fascination. Il paraît même qu'il a chanté devant le brasier incandescent de sa propre ville.

Vito hoche la tête d'un air approuvateur, fasciné par cet étrange convive qui a, dans son passé, brûlé plusieurs bâtiments publics, provoquant ainsi des millions d'euros de dégâts et la mort atroce d'une dizaine de personnes. Les survivants, quant à eux, portent à jamais la cicatrice du feu, fruit de son péché.

Teddy D. remue sur sa chaise : il souhaite questionner son hôte sur sa véritable identité, mais le moment lui semble inopportun. Il s'adresse alors au dernier invité :

— Qu'en est-il de toi ?

L'interrogé, un certain Ray Somerset, déclare d'une voix monotone, le regard fixé sur la viande :

— Mon truc, c'est l'empoisonnement. Quand j'étais jeune, je m'entraînais sur des chats. Maintenant, mes cobayes sont plus gros, si vous voyez ce que je veux dire.

Vito acquiesce de nouveau silencieusement : il se souvient tout à coup d'un ancien fait divers relatant l'empoisonnement fatal d'une jeune femme. Bien que l'assassin n'ait jamais été condamné, il attribue le meurtre à Ray Somerset, alors âgé de seize ans.

— À l'ouvrage ! S'exclame brusquement Teddy D. d'un ton enjoué.

Il plante sa fourchette dans le gigot et le découpe, dévoilant ainsi un cœur rosé et tendre, aux reflets huileux et parsemé de persil. L'odeur des herbes aromatiques et de la viande emplit l'air d'un parfum épicé. Chacun goûte au met fabuleux et pousse une exclamation joyeuse.

— C'est délicieux, Vito, chuchote Néron, le regard brillant.

Teddy D. complimente chaleureusement son hôte et, à la fois curieux et impatient, lui pose la question qui lui brûle les lèvres depuis le début du repas :

— On a un tueur en série, un pyromane et un empoisonneur. Et toi, qui es-tu ?

Vito laisse planer un silence suspicieux. Les imaginations les plus folles actionnent leurs rouages et inventent des fantaisies toutes plus folles les unes que les autres.

— Est-ce que ton âme est aussi noire que la nôtre ? Plaisante Néron en croisant les bras.

L'hôte esquisse un sourire.

— Moi, je suis seulement le cannibale.

Hold up gourmand

« La cigale ayant chanté tout l'été se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue. Pas un seul petit morceau de mouches ou de vermisseaux. Elle alla crier famine chez la fourmi sa voisine, la priant de lui prêter quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle.»

Vous connaissez la suite ? Et bien cela n'est ne s'est pas du tout passé comme dans la fable de Monsieur De La Fontaine car la fourmi était prêteuse et elle décida qu'un peu d'entraide et de solidarité entre insectes ne ferait pas de mal. Elle voulut préparer une surprise à la cigale en lui apportant chez elle un peu de nourriture. Sa réserve merveilleuse était située sous un arbre à côté de la fourmilière des fourmis noires, ses sœurs. Rien que de penser à ces provisions, elle en avait l'eau à la bouche ! Pour y arriver, il fallait emprunter un très long tunnel minuscule avec une porte très résistante au fond.

Elle s'avança mais vit que la poignée était cassée et la porte entr'ouverte. Elle avança doucement car elle avait peur. Elle entra et surprise ! Elle trouva la pièce vide, les étagères dévalisées. Il ne restait que dans un coin un pot de jus de pucerons.

Où étaient passées les brochettes de mouches grillées, les pots de soupe de vermisseaux, les gâteaux aux graines, les chips de moustiques, les bouteilles de sève ? En une nuit, tout avait disparu. La moutarde lui monta au nez. Elle réfléchit et se dit : « Qui peut bien en vouloir à mes réserves ? La cigale bien sûr ! Elle qui a tant chanté ! Je voulais lui faire une surprise mais tant pis pour elle, la

coupable doit être punie, se dit-elle, rouge comme une tomate ». Elle prit son téléphone et appela l'inspecteur Gendarme, le responsable de la sécurité dans ce jardin : « Je me suis faite cambrioler cette nuit, pouvez-vous venir enquêter chez moi ? » Peu de temps après, il arriva. Il était habillé de son imperméable noir et rouge et de son chapeau noir. Il était grand et costaud et très rusé. La fourmi lui dit : « Je connais le coupable, c'est la cigale, elle est jalouse de moi, je voulais partager, mais tant pis ! Allez l'arrêter ! » Il dit : « Je vais aller interroger la cigale. » Il se rendit dans l'arbre où habitait la cigale et lui posa des questions : « Que faisiez-vous la nuit dernière ? »

— La nuit dernière ? Et bien je chantais ! Je faisais mon concert. Et même je dansais. Il y avait un public énorme.

— Vous avez des témoins ?

— Oui, mon musicien Mickaël Millepatte qui joue de la batterie, du saxophone, du piano, du violon et de la trompette. Il peut vous le confirmer.

— Très bien, merci »

L'inspecteur gendarme retourna voir la fourmi. « Désolé, mais Lola Cigale a un alibi. Cela ne peut être elle. Avez-vous d'autres ennemis ?

— Oui, Madame Coccinulle, la coccinelle. Elle n'a pas supporté que je gagne le concours de beauté cet été !

— Ce ne peut pas être elle non plus. Tout a été volé sauf les pots de jus de pucerons et les coccinelles en raffolent. Ce n'est donc pas elle notre coupable. »

L'inspecteur Gendarme inspecta la réserve dans tous les coins. De temps en temps, il faisait des « Hum, hum » en se touchant le menton. Il dit : « Regardez par terre toutes ces empreintes. Il y en a des centaines toutes en file indienne. Nous n'avons pas affaire à une personne mais à plusieurs personnes. Seules plusieurs personnes pouvaient aussi casser votre porte. Réfléchissons et allons interroger la taupe qui habite non loin de là.

Ils se rendirent chez Madame la Taupemodèle qui habitait près de la fourmilière des fourmis noires dans une galerie souterraine. Elle avait un long nez et un gros ventre. Elle portait des lunettes rondes et de couleur noire. Ses yeux étaient globuleux.

« Pouvez-vous nous dire si cette nuit, vous avez vu quelque chose près de chez vous ?

— Non, je n'ai vu personne, à part peut-être un long fil rouge près de chez Madame la Fourmi. Il était très long et bougeait sans arrêt.

— Bingo ! C'est du gâteau ! J'ai trouvé, hurla l'inspecteur Gendarme. Des empreintes en file indienne, plus une force formidable pour casser une porte plus un long fil rouge, tout cela me fait penser aux fourmis rouges. Je suis sûr que nous tenons les coupables !

— Allons les interroger. Il faut savoir pourquoi elles ont fait cela, dit la fourmi »

Ils allèrent à la fourmilière des fourmis rouges. Mais l'endroit était désert. Tout avait disparu. À la place, il y avait une belle pelouse bien verte et un arroseur automatique qui lançait de l'eau. Ils interrogèrent la pie nommée Madame Pipelette, qui se trouvait dans l'arbre. Elle leur dit que toute la colonie avait déménagé la semaine dernière et se trouvait maintenant à l'ouest près du grand cyprès. Elle leur proposa de les amener à dos de pie.

Arrivés là-bas, ils demandèrent à voir la reine des fourmis rouges. Elle était en train de prendre l'apéritif. Elle buvait un verre de sève et mangeait des ships de moustiques. « Mais, ce sont mes ships ! hurla la fourmi. Je vous accuse de m'avoir volé ma nourriture. » La reine se leva et dit : « Je vais tout vous expliquer. L'homme du jardin nous a pris notre territoire pour y installer sa pelouse. Avec son arrosage automatique, il a inondé notre fourmilière et a noyé nos réserves. Nous n'avions plus rien à manger. Certaines ouvrières sont mortes, mes bébés fourmis aussi à cause de la faim. Il a bien fallu que je trouve une solution. Alors j'ai demandé à une équipe de fourmis de partir en quête de nourriture. C'est du vol, je sais que c'est mal mais c'était pour la survie de mon espèce.

— Mais pourquoi ne pas nous l'avoir pas dit ? répliqua la fourmi. Nous sommes un peu de la même famille, nous vous aurions aidées. Je voulais partager ma nourriture avec la cigale, j'aurais pu aussi le faire avec vous ! Je propose qu'à l'avenir nous soyons solidaires les uns des autres et que nous nous aidions en cas de besoin. »

Et c'est comme cela que se créa la première réserve commune de nourriture pour insectes que l'on appela les « Les Insectes du cœur».

Orchidée noire

Petits secrets

« J'ai peur qu'on nous soupçonne, Steeve. »

« Non ! Y a pas de raison. On va faire attention. On peut pas arrêter comme ça ! Je veux pas, je peux pas ! »

« On devrait se voir moins, comme ça on éloignera vraiment les soupçons sur nous... »

« Cette idée ne me convient pas trop, c'est plutôt ton mari que tu devrais quitter ! »

« Tu es fou ! Il en crèverait, on est mariés et on a une fille ensemble ! »

« Ta fille ! C'est ça qui te retient ? Comme si cette situation était bonne pour elle ! Nous ferons de bons parents, Mila... Tu sais que j'adore les enfants, je vous rendrai heureux, je te le promets... on sera heureux tous les trois ! »

Tout à coup la porte s'ouvre, résonnant du haut des escaliers jusque dans la cave : « Mila !!! »

C'est le chef qui la cherche pour lui parler de la réorganisation de la salle de restauration. Mila, se recoiffant à toute vitesse, bondit dans les escaliers.

Le Pilibot

Gilles vient d'apprendre que son fils Jean a obtenu son permis de conduire. Pour fêter ça, il emmène ses deux employés, Mila et Steeve, au Pilibot, le bar du coin. Au comptoir, alors que l'ambiance se réchauffe doucement, Gilles décide de porter un toast à la réussite de son fils :

« Pour une fois qu'il réussit quelque chose... »

Jean, vexé, ne lui laisse pas le temps de continuer :

« Merci papa, ça fait plaisir ! Pour une fois que t'avais l'air d'être fier de moi, je me disais aussi... En fait t'as raison ! Je mérite pas d'avoir un père aussi génial ! » Mal à l'aise, Steeve en profite pour aller aux toilettes pendant que Jean s'éloigne de son père afin de se calmer. Mila, qui se retrouve seule avec Gilles, essaye de lui faire comprendre qu'il doit faire plus attention à ce qu'il dit à son fils, que parfois certaines phrases peuvent être blessantes.

Alors qu'ils discutent accoudés au bar, Gabano, le mari de Mila, qui justement cherche sa femme, aperçoit celle-ci en train d'essayer de calmer Gilles, la main sur son épaule. Fou de jalousie, Gabano en conclut que sa femme le trompe avec son patron. Il hésite quelques secondes mais renonce à faire un scandale dans le bar. Débordant de colère, il continue de marcher sans vraiment savoir où il va.

Scène de ménage

Gabano n'a pas envie de rentrer chez lui. Cela fait maintenant trois heures qu'il enchaîne machinalement les cognacs, affalé dans un fauteuil usé d'un bar branché du quartier. L'ambiance est bonne mais Gabano ne voit rien, n'entend rien, comme enfermé dans une bulle de chagrin.

« Bordel, qu'est-ce qu'il se passe? »

Lorsqu'il arrive à la maison, Mila est déjà rentrée. Installée dans le canapé d'angle, elle regarde une émission de télé-réalité. Il s'assoit un peu brusquement à côté d'elle et voit qu'elle se décale légèrement pour s'éloigner de lui. C'est la goutte de trop ! cette fois Gabano, chauffé par l'alcool et la tristesse, pète un câble et hurle comme un fou :

« Dis-moi ce qui se passe ! Je te reconnais plus ! Parle-moi, je t'en supplie ! »

« Moins fort, tu vas réveiller la petite ! Ce qui se passe... »

Puis reprenant d'une voix gênée :

« J'ai rencontré un homme. Je suis désolée, je voulais te le dire mais fallait que je protège Mélissa... »

Gabano, essayant de cacher sa douleur :

« Bon, tout est dit ! Tu sais quoi, je vais te laisser. Faut que j'aille prendre l'air... Je dois réfléchir à tout ce qui va se passer... Pour nous... Et surtout pour Mélissa. »

Il attrape un sac de sport dans le placard de l'entrée, rentre dans ce qui était leur chambre et prépare ses affaires sans arriver à réfléchir. Puis il file directement vers la chambre de sa fille, respire un bon coup, l'embrasse en lui disant qu'il l'aime et qu'il va revenir.

En sortant, il se tourne vers Mila, la regarde fixement et lui dit :

« Prends une journée pour bien réfléchir à ce que tu es en train de faire... Mardi, je t'appelle pour qu'on parle de ce qui va se passer. Allez, au revoir. Prends soin de notre fille, protège-la ».

Rendez-vous Pôle Emploi

Jean, le fils de Gilles, a rendez-vous avec son conseiller Pôle Emploi pour faire le point sur sa situation. Il lui explique qu'il voulait devenir fleuriste mais que d'après son père, c'est un métier de femme. Le conseiller lui répond qu'il est majeur et qu'il est libre de faire ce qu'il veut. Puis il lui demande de choisir les secteurs d'activité dans lesquels il aimerait travailler. Perdu dans ses pensées, Jean se dit qu'il déteste son père.

Dérapiage

Lundi. 21h15.

Comme toutes les semaines, le Pastisson est fermé à la clientèle. Seul, Gilles, armé de son cahier d'inventaire et de son crayon de plomb, est en train de compter les conserves d'olives. Soudain, il entend la porte de la cuisine s'ouvrir bruyamment.

« Y a quelqu'un ? », gueule-t-il en sortant de la réserve, comme pour se rassurer.

C'est alors qu'apparaît Gabano, rouge de colère :

« J viens te parler de ma femme ! Tu me reconnais pas ? C'est moi Gabano, le mari de Mila ! »

« Oui, ça y est, je vous remets ! Qu'est-ce qu'il se passe, elle a un problème ? »

« Ne fais pas trop le malin avec moi ou c'est toi qui va avoir des problèmes ! »

« Pardon ? Je comprends pas... »

« Bien sûr, bien sûr... Moi ce que je comprends, c'est que tu me prends pour un con ! Je sais que tu vois ma femme ! Alors arrête de mentir, espèce de salaud ! »

« Oh ! Calmez-vous, j'ai rien à voir avec vos histoires, moi ! »

Gabano, avec des sanglots dans la voix : « Putain, ma femme me trompe, je sais même plus si Mélissa est ma fille ! »

« Bon, écoutez, je suis désolé pour vous, mais ce ne sont pas mes affaires ! Là, je n'ai vraiment pas le temps avec vos histoires, j'ai du travail ! »

Sur ces mots, Gabano, apparemment complètement saoul, devient fou. Il pousse Gilles, qui, en tombant, renverse quelques marmites posées sur le piano. Il tente de se relever mais Gabano le repousse violemment. Dans sa chute, il essaye de s'agripper au piano mais sous le choc, des assiettes glissent avant d'exploser au sol, tandis qu'une marmite dérape et vient taper l'arrière de son crâne. Réalisant tout à coup ce qui vient de se passer et ne sachant pas quoi faire, Gabano reste planté là quelques instants à fixer le corps du patron de sa femme qui ne bouge plus du tout. Il aperçoit du sang qui coule de son crâne. Pris de panique, il a du mal à contrôler sa respiration. Tout tourne dans sa tête, mais il réussit à se ressaisir. Il ramasse son téléphone tombé dans l'agitation et s'enfuit, laissant la cuisine telle quelle sans même prendre le temps d'effacer d'éventuelles empreintes.

Horreur

Mardi. 8h00.

Steeve arrive au Pastisson pour préparer le service du matin. Une fois devant la porte de derrière qu'il ouvre habituellement avec sa clé, il ne comprend pas : celle-ci est entrouverte et la lumière allumée. Pourtant, c'est toujours lui qui ouvre cette porte le matin. Il est seul en cuisine environ une ou deux heures avant l'arrivée de Gilles. Hésitant et apeuré, il entre avec précaution dans cette pièce pourtant si familière. Remarquant immédiatement le vaisselier à moitié décroché du mur, il se dirige vers le piano quand un obstacle le fait trébucher et s'étaler sur le sol. En se relevant, il se rend compte avec horreur que l'obstacle n'est autre que le corps inerte de son patron baignant dans une mare de sang. Refusant d'accepter la réalité, il approche ses mains vers le cou du cadavre, mais Gilles ne respire plus. Steve est alors pris de panique, ce qui ne s'arrange pas lorsqu'il regarde ses mains et ses habits ensanglantés. Ne sachant pas quoi faire, il décide d'appeler Mila après s'être lavé les mains. Celle-ci lui dit d'appeler immédiatement la police. Tétanisé, le cœur battant à toute vitesse et le regard dans le vide, il finit par suivre son conseil.

Interro surprise

La police commence les prélèvements au sol. Bientôt le corps de Gilles disparaît, recouvert d'un drap blanc. Demandant à Mila de

l'attendre, l'inspecteur dit à Steeve de le suivre dans la salle du restaurant. Une fois assis, il sort un enregistreur mp3 qu'il allume :

« Comment vous appelez-vous ? »

« Steeve Kerr. Je suis le cuisinier. »

« Depuis combien de temps travaillez-vous ici ? »

« Environ cinq ans. »

« Quelles relations aviez-vous avec votre patron ? »

« C'était comme un père pour moi... »

« D'accord. Expliquez-moi ce que vous faisiez hier soir. »

« Ben, j'étais chez moi, y a pas de service le lundi soir. J'ai regardé quelques épisodes des « Déguns » sur Youtube, mais j'étais crevé, alors je me suis endormi devant... »

« Si le Patisson était fermé, qu'est-ce que M. Marquis faisait ici ? »

« En général, il en profite pour faire l'inventaire, mais je vous le répète, j'étais pas là... »

« Bien, bien... Votre patron avait des ennemis ou des gens qui auraient pu lui en vouloir ? »

« Non, franchement pas du tout... Pas que je sache en tout cas. »

« Bon, maintenant j'aimerais que vous me racontiez exactement comment les choses se sont passées à votre arrivée au Patisson. »

Prenant une grande inspiration :

« Ce matin, quand je suis arrivé au restaurant, j'ai tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. La porte n'était pas fermée et la lumière était allumée... J'étais pas rassuré quand j'ai vu le bazar en rentrant, je me suis dirigé vers le piano et là, j'ai trébuché sur quelque chose. C'était le corps de Gillou... J'ai vu le sang, il bougeait pas, alors je me suis précipité pour prendre son pouls. Mais c'était déjà trop tard... À ce moment, j'ai vraiment commencé à paniquer. En plus j'étais plein de sang... Putain ! »

« Calmez-vous et continuez, s'il vous plaît. »

« Ben, c'est tout... Je me suis lavé les mains et j'ai appelé Mila. »

« Pourquoi Mila ? »

« C'est ma collègue, vous savez, on est que deux employés ici. Et puis fallait qu'elle sache. C'est elle qui m'a dit d'appeler immédiatement la police, j'étais tellement sous le choc que j'y avais même pas encore pensé... Voilà, je sais pas quoi dire de plus. Je comprends pas ce qui s'est passé, je comprends pas ... Juste lui, le pauvre ... »

« Merci pour votre collaboration M. Kerr. Ne cherchez pas à comprendre, ça c'est notre travail ! »

Steeve se retrouve seul à la table 4. Vidé, il regarde l'inspecteur repartir vers la cuisine. Il n'arrive même plus à réfléchir.

« Mais c'est quoi ce cauchemar ?! »

Interro surprise, suite

« Bonjour, je suis l'inspecteur Poireaux , je vais vous poser quelques questions ».

« Bonjour, Mila Bouvier. »

« Quels liens aviez-vous avec la victime ? »

« M. Marquis ? C'est mon patron.»

« Vous le connaissiez bien ? »

« Oui. Je travaille pour lui depuis trois ans, je suis serveuse. »

« Vous aviez une relation avec lui ? »

« Euh...Non ! Il n'y a jamais rien eu entre nous. »

« Comment se fait-il que vous soyez ici de si bonne heure ? Le service est loin de commencer, non ? »

« Bah là, c'est sûr ! »

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, à quelle heure attaquez-vous votre service habituellement ? »

« 10h30 ... »

« Je repose donc ma question : que faites-vous ici à cette heure ? »

« C'est mon collègue le cuistot qui m'a appelé, il était tellement paniqué... Je suis venue dès que j'ai pu. »

« Son nom s'il vous plaît ? »

« Steeve ? Je ne m'en souviens pas. Je sais qu'il bosse ici depuis presque cinq ans. »

« Que faisiez-vous hier soir ? »

« Chez moi, je gardais ma fille avec mon mari. Pourquoi, vous me soupçonnez ?! »

« Y a-t-il quelqu'un qui peut confirmer vos dires ? »

« Heu oui, bien sûr, mon mari. »

« Votre mari... Nom, prénom ? »

« Gabano Bouvier. »

«Ok, ok. Donc vous vivez ensemble... »

« Oui. »

« Bien. Quels rapports entreteniez-vous avec la victime ? »

« Je vous l'ai déjà dit, c'est juste mon patron. Je vous assure que je ne sais rien. De toute façon, Gilles, vous savez, c'était pas le genre à poser des problèmes. Tout ce qui comptait pour lui, c'était le Pastisson. »

« Il avait de la famille ? »

« Juste Jean, son fils. D'ailleurs on venait de fêter son permis il y a quelques jours, pauvre gamin. En plus ils s'étaient un peu pris la tête... »

« Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

« Oh rien, des embrouilles banales de père et fils... »

« Dans mon métier, on apprend vite que rien n'est banal ! Vous avez son adresse ? »

À ce moment précis, on appelle M. Poireaux pour une urgence.

« Je vous recontacterai très vite. Je vous laisse ma carte, si jamais vous pensez à quelque chose qui pourrait m'intéresser... Et évitez les sorties inutiles, on ne sait jamais... »

« Heu... Ok, merci. »

Après avoir récupéré l'adresse, il sort un sachet scellé qu'il montre à Mila :

« Une dernière chose... On vient de retrouver ceci dans la cuisine, vous n'avez pas une idée d'où ça pourrait venir ? »

Dans le sachet se trouvait un bout de plastique bleu métallisé.

Regrets

Dans son petit appartement, Jean tourne en rond. Il se sent tellement coupable... Toutes ces embrouilles depuis des années... Toutes ces méchancetés. Il voudrait pouvoir lui parler, s'excuser, lui prouver qu'il peut être fier de son fils... « Tu parles, fier de quoi ? »

Quelques heures après, comme convenu, Jean frappe à la porte du bureau de l'inspecteur Poireaux.

« Je vous en prie, installez-vous. »

« Vous pouvez me donner des détails sur ce qui s'est passé, inspecteur ? »

« Votre père a été retrouvé mort dans la cuisine du Patisson. Selon le légiste, le décès serait dû à un violent choc à la tête. Malheureusement pour l'instant, je ne peux pas vous dire grand-chose de plus. Enfin si... Même si nous n'écartons aucune piste, il est possible que nous ayons affaire à un meurtre... »

« Un meurtre ?! Mais qui ? Et pourquoi ? »

« Ça, c'est ce que l'enquête nous dira... Mais si c'est le cas, il y a de bonnes chances pour que ce soit quelqu'un de son entourage. D'ailleurs, que faisiez-vous hier soir ? »

« Non, comment ça ? Me dites pas que vous me soupçonnez ?!! J'ai rien à voir avec ce meurtre, moi ! Même si on n'était pas très proches, je l'aimais... Jamais j'aurais pu le tuer ! C'est mon père ! »

« Mon travail, c'est d'abord de rassembler le plus d'informations possibles. Sans ça, difficile de faire avancer l'enquête... Répondez s'il vous plaît. »

« J'y crois pas !... Hier, j'étais chez moi, j'ai rien fait de spécial... »

« Personne pour confirmer ? »

« Mon chat ? »

« Bon, parlez-moi un peu de votre père, quels rapports vous aviez tous les deux ? »

« Vous savez, je lui en voulais parce que j'avais l'impression de ne jamais être assez bien pour lui. Le Pastisson, c'était sa vie et moi, moi... J'étais juste un boulet ! Avant-hier, il avait préparé une petite sortie pour fêter mon permis, mais ça s'est pas très bien fini. On s'est encore engueulés parce que même pour ma soirée, il a fallu qu'il me rabaisse... Et maintenant, c'est trop tard, je peux plus lui dire que je regrette...»

Hôtel Métropolitain, chambre 7

16h22.

« J'ai perdu mon taf, Gillou est mort et je suis soupçonné de meurtre ! »

« Moi, ce qui me fait flipper, c'est que n'importe qui pourrait être le meurtrier, même quelqu'un qu'on connaît... »

« Tu dis ça pour me remonter le moral ? Merci, ça va beaucoup mieux maintenant ! »

« T'es con ! En fait, je t'ai pas encore dit quelque chose... Quelque chose qui me tracasse. Tu sais, Poireaux, il m'a montré un truc... »

« Quoi ? vas-y ! »

« Laisse-moi parler ! C'était un bout de téléphone... »

« Et alors, c'est quoi le problème ? »

« Si tu me laissais finir ! Le putain de problème, c'est que je suis presque sûre que c'est un bout du téléphone de Gaba ! »

« Qu'est-ce que tu me racontes, là ? C'est complètement tordu ! Pourquoi ton mari aurait fait une chose pareille ? »

Brusquement le visage de Steeve s'immobilisa. Il fixa Mila, terrorisé. Si c'était bien Gabano, tout devenait très logique et à vrai dire, pas très rassurant...

Mise au point

21h27.

Mila attend son mari. Il a promis d'être à l'heure pour avoir cette fameuse discussion. Enfin, la sonnette retentit et le cœur de Mila se met à battre de plus en plus fort.

Lorsqu'il rentre, elle sent bien que ça ne va pas être facile, mais elle ne veut pas montrer de faiblesse devant le père de sa fille.

Le téléphone de Gabano se met à sonner : un client de son cabinet d'avocat. Gabano décroche. Pendant qu'il parle, Mila l'observe et se rend compte que son téléphone n'est plus protégé par la coque qu'il avait jusque-là. Un modèle de coque pas très courant, bleu métallisé...

Gabano, qui vient de terminer sa conversation, range son portable dans sa poche et se tourne vers Mila :

« Alors, comme ça, tu voulais qu'on se voit ce soir... Qu'est-ce qui se passe, je te manque déjà ? »

« La police ne t'as pas contacté ? »

« Si si, je sais que ton patron est mort... et je sais aussi que hier on a dormi ensemble... Non ? »

« Merci. »

« Je ne voudrais pas que Mélissa grandisse sans sa mère... »

« Ni moi sans son père ! Alors on a intérêt à se mettre d'accord pour avoir la même version devant les flics, non ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Ne fais pas l'innocent, je te connais mieux que personne... »

« Alors comme ça, tu as compris. »

« C'est vraiment toi ! Mais pourquoi ? »

« C'était un accident, Mila, je te le jure ! J'étais fou de rage, je t'ai vu avec ton patron dans ce bar et j'ai cru que c'était avec lui que tu me trompais. Alors hier j'ai voulu régler ça, entre hommes... Mais ça a complètement dégénéré... Pardonne-moi Mila, je t'en supplie ! C'était un accident, un accident... »

« Ben, en plus d'être un meurtrier, t'es qu'un crétin, Gaba, t'as tout faux ! Tout faux ! Y a jamais rien eu entre lui et moi ! »

« Quoi ?! Alors si c'est pas lui, c'est qui ? Avec qui tu me trompes, Mila ? »

« Je ne suis pas folle, j'ai pas envie d'être complice d'un autre meurtre. T'es taré, mon pauvre Gaba ! »

« Je t'ai dit que c'était un accident, je ne voulais pas le tuer, juste lui faire peur ! Je ne suis pas un meurtrier, tu le sais bien. Tu l'as dit toi-même, tu me connais mieux que personne... »

Après un moment de silence, il reprend :

« Alors tu ne veux rien me dire... Et j'imagine que tu n'as pas changé d'avis pour nous deux. Tu crois peut-être que tu es irrécusable ? »

« Je connais mes torts Gaba... Mais moi je n'ai tué personne, que je sache ! »

Enquête en cours

Mercredi matin. Commissariat.

L'ambiance est tendue. L'inspecteur ne dit pas un mot. Immobile, il réfléchit.

« Qu'a-t-il bien pu se passer ? Est-ce que ça pourrait être un accident ? Rien ne peut expliquer qu'il soit tombé. Peut-être un malaise ? Non, le légiste est formel : la victime s'est débattue et les traces sur son abdomen ne sont pas dues à sa chute... Je suis sûr qu'on l'a tué, je ne sais pas qui, ni pourquoi, mais je vais trouver. »

Première chose à faire : la liste des suspects. Pour commencer, les deux employés du Patisson. Est-ce que l'ambiance était aussi bonne qu'ils le disent dans ce petit restaurant ? Est-ce qu'ils avaient des raisons d'en vouloir à leur patron ? Si c'est le cas, ils jouent vraiment bien la comédie. Et Jean, le fils... Lui aussi, il a l'air sincère. Pourtant il y a bien une victime. C'est qu'il doit y avoir aussi un meurtrier... Et un mobile ! On ne tue pas sans raison, non ? Alors, pourquoi ? L'argent, le pouvoir, la trahison, l'amour ? Si seulement on retrouvait la personne à qui appartient le morceau de coque de téléphone, on aurait peut-être une piste sérieuse...

Chantage

Mila est stressée, Gabano doit venir récupérer des affaires. Il n'est pas repassé depuis plusieurs jours... Elle sait que c'est maintenant ou jamais. Il faut qu'il accepte. Et puis c'est pas l'argent qui lui manque... Qu'est-ce qu'il peut faire de toute façon ? C'est elle qui mène la danse, elle a des preuves après tout : les photos de la fête des pères le montrent clairement avec sa coque bleue sur laquelle est incrustée une petite photo de Mélissa. Il est piégé !

La porte s'ouvre, Mila sursaute. C'est lui et il n'a pas l'air en forme.

« Salut... Ça va ? »

Il lui répond le regard vide : « Salut. »

Mila ne se souvient pas l'avoir déjà vu aussi mal, elle ne sait pas trop comment réagir. Elle hésite à se lancer quand Gabano prend la parole :

« Rien ne pourra jamais réparer ce que j'ai fait. J'ai tout gâché, t'as raison, je te mérite pas. Je mérite rien du tout d'ailleurs... Je sais même pas si je mérite encore de vivre. Je suis qu'une merde... Et je sais pas si je vais réussir à vivre avec ça... »

Mila ne sait plus quoi penser. Difficile d'attaquer un homme à terre, encore plus quand c'est le père de sa fille...

« Et Mélissa alors ? Tu crois que tu as le choix ? Tu dois te ressaisir Gaba, Elle a besoin de toi ! »

« C'est la seule raison qui me pousse à pas me flinguer, tu sais... Mais c'est dur Mila. Je... Je sais pas quoi faire... Je veux pas qu'elle me voit dans cet état... Je peux pas... »

« Écoute, ça va aller. Laisse-toi du temps... Ma mère la garde quand je suis pas dispo et ça se passe très bien... Dès que tu iras mieux, tu sais bien que tu pourras la voir quand tu veux. »

« Ouais, ouais... Merci... » Après une grande inspiration : « Et toi... comment tu t'en sors ? T'as un nouveau taf ? »

« Non. D'ailleurs, une place de serveuse, je pensais vraiment pas que ce serait aussi galère à retrouver ... »

« Je vais t'aider, Mila... Je vais vous aider. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de mon pognon de toute façon ? C'est ma faute si t'as perdu ton boulot. Et tu sais, j'ai vraiment besoin de me sentir utile... Attention hein ! Je dis pas ça pour essayer de te récupérer. Je sais très bien que c'est trop tard... Non, je crois que c'est la seule chose qu'il me reste à faire... Ma petite fille... »

Gabano éclate alors en sanglots. Mila est gênée. Bien sûr, ça lui fait quelque chose de le voir comme ça. En plus, elle culpabilise d'avoir voulu le piéger. Mais en même temps, elle ne peut pas s'empêcher de jubiler en pensant à ses projets. Ça allait être beaucoup plus simple que prévu, finalement...

Affaire classée

L'inspecteur Poireaux marche dans son bureau. Plus il cherche des réponses, plus il a l'impression de s'éloigner de la vérité. Il commence à se dire qu'il ne les trouvera jamais. Et si le légiste s'était trompé ? Et si, en fait, c'était juste un accident ? Est-ce qu'il n'aurait pas pu glisser et se cogner mortellement ? Le regard de l'inspecteur se pose sur la pile de dossiers qui s'entassent sur son bureau. Il hésite une dernière fois, puis finit par se dire qu'il a déjà perdu assez de temps avec cette histoire. Refermant le dossier, il demande à un de ses hommes de prévenir le fils Marquis, ainsi que les employés du Pastisson. L'affaire est classée. Verdict : mort accidentelle...



Jean était bouleversé. Même si l'enquête ne lui aurait pas ramené son père, il espérait quand même avoir des explications. Il était vraiment perdu. La seule chose dont il était sûr, c'était qu'il ne comptait pas reprendre le Pastisson, ce restau de malheur qui lui avait volé son père et dont il héritait aujourd'hui. Il devait vendre et vite. Mais il ne pouvait quand même pas vendre à n'importe qui. Il lui devait au moins ça : trouver un repreneur sérieux...

Épilogue

Même s'ils s'étaient déjà croisés, c'était la première fois que Steeve était présenté à Mélissa. C'était aussi la première fois que Steeve et Mila remettaient un pied au Pastisson depuis la mort de Gilles. Jean avait accepté la proposition de rachat de Mila, complètement rassuré de savoir que Steeve restait aux fourneaux. Mais aujourd'hui, ils avaient beau être excités à l'idée de rouvrir à la fin du mois, l'ambiance était pesante. Heureusement, Mélissa était là avec ses petits cris et ses éclats de rire... Tout en gribouillant une licorne sur la grande ardoise qui servait à présenter le plat du jour aux clients, elle demanda à sa mère :

« C'est qui lui ? »

« Lui, c'est Steeve. Tu ne t'en rappelles pas ? Tu verras, il est très gentil, il s'occupera bien de toi. »

« Pourquoi ? Toi aussi, tu vas me laisser ? »

« Mais non ma puce, ne t'inquiètes pas ! Je serai toujours là pour toi ma chérie. »

« Et papa ? »



Gabano n'arrivait plus à dormir. Il passait ses journées à repenser à la terrible nuit durant laquelle il avait tué Gilles. Pour essayer d'oublier, il s'était mis à fréquenter les bars, de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps. Très vite, il était devenu alcoolique et ses

clients, qui ne pouvaient plus lui faire confiance, avaient disparu un à un. Sans argent, délaissé de tous, il allait vraiment toucher le fond, quand Mila se décida à prendre les choses en main. Elle le fit interner à l'hôpital de Val Vert, afin qu'il suive une cure de désintoxication, car elle ne voulait pas que le père de sa fille devienne une loque. Bientôt, elle emmènerait Mélissa le voir. Elle devait bien ça à Gabano.



Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis le décès de son père. Maintenant Jean était plus serein. Il avait longtemps réfléchi à son avenir pour finalement se dire que si son père avait pu réaliser son rêve, pourquoi pas lui ? Ok, il ne l'avait jamais encouragé dans ses projets. Mais maintenant qu'il était mort, il n'avait plus d'excuse, il devait aller jusqu'au bout...

Aujourd'hui, après tous ces moments de doute, il coulait des jours heureux sur l'île de Mangareva, en Polynésie. Là, dans une petite vallée aussi fertile que magnifique, il avait installé une ferme horticole pour y concrétiser son désir le plus cher : cultiver une fleur très rare, l'orchidée noire.

Médiathèque Nelson-Mandela

Bd Paul Cézanne, 13120 Gardanne

Tél. : 04 42 51 15 16

Fax. : 04 42 51 37 95

www.mediatheque-gardanne.fr

mediatheque@ville-gardanne.fr